

**UNIVERSITÉ DE FRANCE,**

**FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE STRASBOURG.**

**RÉQUIS.**

**THÈSE**

PRÉSENTÉE

**A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE STRASBOURG,**

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

*Le vendredi 25 avril 1834, à 4 heures de l'après-midi,*

**POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,**

PAR

**E. E. BERTRAND,**

BACHELIER ÈS-LETTRES,

DE MONTPELLIER (DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT).

Connaître la religion n'est rien, la trouver belle  
c'est peu de chose; l'aimer n'est point assez; la  
pratiquer et mener une vie conforme à celle qu'elle  
commande, c'est le tout.

Réquis, I. D. Tom. I, p. 187.



**STRASBOURG,**

IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, N° 3.

1834.

N° 9

M. REDSLOB, doyen de la Faculté, inspecteur ecclésiastique  
et chevalier de la Légion-d'Honneur.

MM. REDSLOB,  
BRUCH,  
RICHARD,  
FRITZ,  
JUNG,  
WILLM, } Professeurs de la Faculté.

M. WILLM, Président de la soutenance.

EXAMINATEURS:

MM. WILLM,  
BRUCH,  
REDSLOB, } Professeurs.

*La faculté n'entend approuver ni désapprouver les opinions  
particulières au candidat.*

# RÉQUIS.



En 1742 mourut Massillon, et avec lui s'éteignit le beau siècle de la prédication française.

La chaire catholique, illustrée par Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, remplie avec honneur par Fléchier, Mascaron, avait fini de faire entendre sa voix avec Massillon. Qu'on ouvre la bibliothèque des prédicateurs catholiques et on verra quels successeurs eurent ces maîtres en fait d'éloquence chrétienne. Les prédicateurs du dix-huitième siècle, éblouis par l'éclat qu'avaient jeté leurs prédécesseurs, semblent avoir cru qu'on ne pouvait s'élever qu'en les imitant, et cette imitation les a perdus. Tous, à peu près, froids imitateurs du faire de Bourdaloue ou de Massillon, rhéteurs plus ou moins habiles, n'ont su plaire qu'un instant, le court instant de leur apparition; et, dès que leurs compositions furent livrées au grand jour de la publicité, ces grands orateurs d'un carême, à qui l'immortalité avait été promise par leurs éditeurs, moururent le jour de leur apparition. L'abbé Poule a seul conservé quelque réputation; ses sermons méritent encore d'être lus.

La chaire protestante avait la première perdu tout son éclat en perdant le prédicateur de La Haye. Saurin, plutôt rhéteur que

vraiment orateur, qui avait trouvé de puissans leviers d'émotion dans les malheurs de ses coreligionnaires et dans la grande idée de la mort, Saurin n'avait légué son talent à personne de ses collègues. On se contenta d'imiter sa manière, mais aucun des prédicateurs protestans de l'époque ne peut lui être comparé. L'école genevoise, d'où sortaient à-peu-près tous les pasteurs français, raide, pédante, maniérée, d'abord sage, mais froide et lourde avec *Turetini*, *Lullin* et *Laget*, puis, prenant une couleur philosophique avec *Vernes*, *Moultou* et *Juventin*, mais toujours pédante, maniérée et lourde, mérite à peine qu'on la nomme malgré le déluge de sermons dont elle inonda la librairie.

Il serait pourtant étonnant, que, durant près de soixante années qui s'écoulèrent depuis la mort de Massillon jusqu'à la révolution de 1789, il ne se fût trouvé aucun prédicateur distingué. Ce laps de temps, qui vit tant d'écrivains remarquables dans tous les genres, poètes et philosophes, historiens et critiques; ce dix-huitième siècle où le mouvement intellectuel fut si brillant et si énergique, où la religion fut si souvent attaquée, où la moralité descendit si bas, par suite en partie de ces attaques contre la religion; ce dix-huitième siècle n'aurait montré aucun de ces hommes qui prennent la défense de ce qui est attaqué, flétrissent les vices de leurs adversaires, et déploient dans la lutte un talent et une originalité inconnus jusqu'à eux! Un déplorable système minait tout le présent, ses armes étaient le ridicule, le raisonnement, plus ou moins de science; et personne n'aurait paru qui rendit ridicule pour ridicule, raisonnement pour raisonnement! Il n'y aurait eu supériorité que dans les attaquans! Cela ne se peut pas; le génie qui, si long-temps, a été au service d'une grande idée, ne l'abandonne pas si vite; il se montre aussi lorsque cette idée trouve des adversaires plus puissans qu'elle. Oui, dans ces temps où le catholicisme en France était attaqué de toute part, où les gouvernans qui auraient dû le défendre, étaient fort souvent ses adversaires, où ceux qui

étaient chargés de sa défense, ne montraient que de la faiblesse, s'ils ne passaient dans le camp ennemi; il se trouva un homme, plutôt chrétien que catholique romain, qui prit la défense de sa religion attaquée : il avait talent, éloquence; pourtant sa voix fût étouffée, il resta inconnu. Cet homme, c'est *Réguis*.

On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort; il vécut inconnu, il mourut inconnu ou à-peu-près. On sait seulement qu'il fut curé d'abord à Auxerre, puis à Gap; qu'il était aimé de ses paroissiens; que d'ordinaire il improvisait ses prônes. Rien ne nous est resté sur lui; on ne possède que ses deux Dominicales<sup>(1)</sup> qui font regretter de n'avoir sur la vie de leur auteur aucun de ces détails qui sont si curieux, et qui intéressent toujours le lecteur, car ils se rattachent à un homme de talent.

On pourrait le considérer par bien des côtés: comme adversaire de la philosophie d'alors, nous le verrions d'un bon sens admirable, connaissant à fond ses antagonistes et calculant les conséquences désastreuses de leur système; nous nous apercevriions que tout l'esprit n'était pas du côté de Voltaire et consorts, que lui aussi savait manier l'arme du ridicule, si terrible entre les mains des

---

(1) Un mot sur les diverses éditions des deux Dominicales. La I<sup>re</sup> Dom. dut paraître, pour la première fois, en 1766, si on en croit le privilège qui est en tête du premier volume de la 2<sup>e</sup> édit. qui date de 1771. Une 3<sup>e</sup> édit. fut faite à Paris l'an XI (1803); une réimpression parut à Avignon; j'ignore sa date. La II<sup>e</sup> Dom. fut publiée en 1773; dernièrement, de 1829 — 32, a paru une contrefaçon donnée par un pasteur de Genève, contrefaçon d'un nouveau genre. L'éditeur a retranché tout ce qui avait une couleur catholique, et a livré au public ainsi morcelés les prônes de Réguis. Son but, qui a été l'édification des fidèles, est très-louable, et a été peut-être atteint, mais à quoi bon mutiler ainsi un bon ouvrage. C'est lui enlever sa couleur propre. On peut mettre cette édition sur la même ligne que l'*editio expurgata* d'Horace, à l'usage de nos colléges. L'édition de 1803 étant épuisée, n'aurait-il pas mieux valu en donner une nouvelle qui fût complète, et précédée d'une bonne préface, où l'on aurait fait connaître un auteur d'un genre si original?

matérialistes. Par son aptitude à saisir les caractères et à les présenter, on pourrait le placer à côté de Labruyère et de Molière, et certes il ne perdrait rien à la comparaison. Comme satirique, il nous surprendrait par la vigueur de son coloris, souvent par le parfait comique de ses traits, par la vérité de ses portraits. Mais il suffira d'examiner d'abord en lui l'artiste, puis l'homme éloquent. Cette tâche est déjà plus que suffisante.

Une chose frappe lorsqu'on lit les prédicateurs contemporains de Régis: c'est leur manque de simplicité, de naturel, le maniéré dans la forme, le peu de profondeur dans la pensée. Tous étaient des hommes spirituels, cherchant avant tout à plaire; entraînés par leur siècle, ils faisaient des sermons pour se créer une position. Le père Ségaud, imitant Massillon, mais n'ayant pas l'âme et le génie de cet orateur, avait un style décoloré, une phrase étirée qui recouvrait à peine un lambeau de pensée, des plans surchargés de divisions et de subdivisions, et en somme était un bien pâle écrivain. Le père Neuvile, beau parleur quelque temps à la mode, sacrifiait tout à la phrase, courait après l'antithèse, se plaisait dans les jeux de mots et les tours de force: il peut être cité comme exemple de ces gens qui, sans talent décidé, parviennent pourtant à se créer une manière avec de l'esprit et une imitation plus ou moins habile des modèles. L'abbé Poule, le seul qui eût de l'âme, étouffait son talent naturel par la recherche et l'affectation: il est le seul dont les sermons méritent quelque attention.

Ces hommes, que nous venons de nommer, étaient prédicateurs de la cour; trop faibles, manquant du courage de Massillon, pour attaquer en face les vices qui souillaient cette cour, tenant à leur poste, ils se laissaient aller au courant qui les entraînait. Ils étaient éblouis par le mouvement intellectuel du siècle; de loin en loin ils faisaient une sortie contre l'esprit philosophique qu'ils ne comprenaient pas, et puis, rentraient dans le repos: partisans

du pouvoir, ils se montraient comme lui, sans vigueur aucune. La prédication, elle qui si long-temps avait brillé à côté du pouvoir absolu, s'éteignait avec lui, ou plutôt prenait place à côté d'une autre puissance qui commençait à s'élever. L'éloquence chrétienne, chassée d'auprès les grands par leur corruption, se réfugiait auprès du peuple; c'était un Bridaine qui parcourait les campagnes, prêchant le christianisme, effrayait, comme il le dit lui-même, les paisibles habitans des chaumières, faisait une apparition à la cour et s'en retournait ensuite là où il sentait que la moisson serait plus abondante. C'était Réguis, prêchant dans un village, avec l'onction d'un ancien père de l'Eglise. Simple dans son langage qui était le langage de ses auditeurs, il leur parlait de leurs défauts et de leurs vertus, en homme qui a pris la peine de les étudier, de s'occuper d'eux, et qui avait à cœur de les corriger.

Réguis savait que, pour instruire, il faut d'abord s'instruire soi-même, et cela non-seulement dans les livres des devanciers, mais aussi dans le grand livre toujours ouvert, où les maîtres avaient puisé leurs plus grandes richesses: dans le cœur de l'homme. Qui prêche le peuple, doit connaître ce peuple. Voilà où Réguis a puisé, l'homme et le peuple; voilà tout l'art qu'il a employé: connaître l'homme et le peuple; art qui le met si fort au-dessus de ses collègues. Riche en faits, en observations profondes et délicatement exprimées, il savait que pour parler au peuple, il ne fallait pas l'éblouir par le style et toutes ses ruses, mais le frapper et l'entraîner par une pensée juste et profonde simplement présentée, et c'est là qu'il excelle.

Celui qui est accoutumé aux sermonaires du grand siècle et à leurs imitateurs, se croit dans un monde nouveau, à la première lecture de Réguis. Allure vive, simplicité et, parfois, il faut l'avouer, rudesse dans l'expression, sermons tout autrement pensés et écrits que les autres sermons d'alors, il étonne au premier aspect. Sa manière de traiter une idée est toute à lui et n'appartient à aucun autre.

Deux, trois divisions tout au plus suffisent pour épuiser son sujet; jamais de subdivisions. Et ses divisions sont si simples, ressortent avec tant de facilité du sujet, qu'on est toujours amené à dire : on ne pouvait faire un plan que de cette manière. Faut-il traiter : *Croire en Jésus-Christ* ? Il définit ainsi : croire en Jésus-Christ, c'est avoir les mêmes *sentimens*, le même *langage*, et mener une *vie conforme* à celle du Sauveur; croire en Jésus-Christ, c'est *penser en chrétien, parler en chrétien, vivre en chrétien*. Voilà les trois divisions dont il tire tout son prône; voilà ce que c'est pour lui que croire en Jésus-Christ; des pensées plus pures, plus nobles, plus dignes de celui qui nous apporta l'Évangile, un langage plus simple guidé par une conscience délicate, des actions modelées sur la vie pure et sans tache du fils de Dieu. A-t-il à prêcher sur ce texte : *St.-Luc XV. 2* : « Mais les Pharisiens et les Scribes murmuraient disant : celui-ci reçoit les gens de mauvaise vie et mange avec eux », c'est-à-dire sur la conduite à tenir à l'égard des méchans ? 1° Souffrir les méchans, car Dieu les souffre; 2° les plaindre et prier pour eux, car ils sont infiniment à plaindre; 3° les fuir, de peur qu'ils ne vous pervertissent. Le sujet se trouve ainsi épuisé : l'orgueilleux, qui crie après les méchans, les condamne du haut de sa vertu; ceux qui prennent un zèle outré pour de la vraie piété; les faibles qui seraient entraînés, chacun a sa part dans ce prône; rien n'échappe, et tout rentre dans l'unité. Il veut parler de la confiance en Dieu; voici comment il procède. Laissons-le lui-même exposer son plan :

« Où prendre dans un désert comme celui-ci assez de pain pour rassasier tout le peuple. *Marc. VIII, 4*. Voilà mes chers paroissiens, le langage de ceux qui ne connaissent pas les ressources de la Providence, ou qui se méfient de sa bonté. Où prendre pour l'entretien, l'éducation, l'établissement de cette famille? Comment réparer la perte que nous avons faite? Comment sortir de cet embarras? Heureux celui dont les coffres sont pleins

d'or et d'argent. Ah! qu'on a bien raison d'en amasser! c'est le parti le plus sûr; malheur à qui n'a d'autre ressource que la Providence. — Mais pourquoi se donner tant de peine, disent les autres? La vie n'est déjà que trop courte, sans l'abrégé encore par tant de soins, de travail et d'inquiétudes, buvons et mangeons; peut-être que demain nous ne serons plus; quand nous n'aurons plus rien, nous ferons comme il plaira à Dieu: il ne faut pas se méfier de la Providence. — D'autres enfin, et c'est malheureusement le plus grand nombre, jouissent des biens que la nature ne cesse de produire, sans faire attention à la main invisible qui les répand. *Défaut de confiance* dans les premiers; *confiance mal entendue* dans les seconds; *aveuglement, insensibilité* dans les troisièmes. »

Là, on peut voir ce que c'est que l'unité dans la variété; ce que c'est que l'unité qui est de toute nécessité dans un discours public, et qui est si difficile à atteindre. Là, se trouve l'application de ce précepte de Fénelon: « Quand on divise, il faut diviser naturellement, simplement; il faut que ce soit une division qui se trouve toute faite dans le sujet même; une division qui éclaircisse, qui range les matières, qui se retienne aisément, et qui aide à retenir tout le reste; enfin, une division qui fasse voir la grandeur du sujet et de ses parties. »

Il semble, au premier abord, que ces plans devaient jaillir tous formés de la tête de Réguis; mais, en examinant de plus près, on s'aperçoit qu'une réflexion profonde est ce qui donnait à notre auteur cette limpidité parfaite dans la pensée et dans l'exposition d'un sujet. Nous avons cité trois plans au hasard; on peut prendre tous ses prônes les uns après les autres, dans tous on trouvera le même caractère. Il n'y a qu'un prône où Réguis n'a pas traité son sujet. (II. Dom. tom 1.) Il annonce *la lecture de l'Évangile*, ce qui semble indiquer ou les dispositions qu'on doit apporter à la lecture de l'Évangile, ou les fruits

qu'on peut retirer de cette lecture : et enfin, il traite des fruits qu'on doit retirer de *l'ouïe de la prédication* de la parole de Dieu ; ce qui n'est pas tout-à-fait le même sujet que la lecture de l'Évangile.

C'est dans la manière de passer d'une idée à une autre que se manifeste aussi toute l'habileté de notre auteur. Pour qu'une transition soit bonne, il faut qu'elle soit amenée naturellement, et que, sans nul effort, l'écrivain suive l'enchaînement de sa pensée. Qu'on lise le premier prône venu de Régis, et on trouvera un maître, un modèle : jamais, chez lui, de ces transitions de mots, maladroits placages qui frappent l'attention du moins clairvoyant. Il suffira d'une seule citation I. Dom. tom. I. Dans la première réflexion il montre l'amour que Dieu a pour les hommes, amour qu'il nous prouve chaque jour ; il veut passer à sa seconde réflexion qui est, que Dieu pense toujours à nous et est toujours avec nous. « Trouvez-moi parmi les hommes une amitié qui approche de cet amour ? Hélas ! cette amitié ne consiste souvent qu'en paroles et en belles protestations ; quand il faut en venir à l'épreuve, il n'y a plus d'amis ; s'il s'en trouve de véritables encore, faut-il les ménager ? Après un certain nombre de services rendus, le crédit s'use... et, néanmoins, il y a des hommes en qui nous mettons notre confiance ! Jugez de là, mes chers paroissiens, quelle doit être notre confiance en Dieu, qui peut faire tout ce qu'il veut, qui ne saurait nous oublier ni nous perdre un seul instant de vue. » Ainsi il se trouve en plein dans sa seconde réflexion, sans fatigue, sans sécheresse, naturellement conduit par la liaison des idées. On peut voir encore les transitions du prône sur la conduite à tenir à l'égard des méchants.

Régis gagne surtout à être comparé avec les prédicateurs ses contemporains ; c'est alors qu'on peut mesurer toute la distance qui les sépare. Le fond qui est si peu de choses chez eux, est tout chez Régis ; il a une pensée toujours profonde et juste, il connaissait son siècle et le jugeait en homme qui le domine ; philosophie, lit-

térature, éducation, morale, prédication, il touche à tout, il parle avec justesse de tout, et mesure tout à sa vraie mesure. Pour la forme si bannale, si usée chez les premiers, chez lui on la trouve neuve, originale, il ne se fait l'imitateur d'aucun maître, son style est à lui comme sa pensée, franc dans son expression, ne sacrifiant presque jamais à la périphrase, il a toujours le mot propre et ne s'amuse point à arrondir la période, pour flatter l'oreille de son auditeur. Simple et sévère, il sait que ce qu'il prêche, n'a pas besoin des embellissemens humains et est assez beau de sa simplicité. Ses tableaux sont toujours d'une vérité frappante, soit qu'il montre le faux dévôt, l'avare, le paysan paresseux et vicieux, qui néglige ses affaires pour aller au cabaret; soit qu'il fasse parler la femme acariâtre qui naquit pour faire le tourment de son mari, ou l'enfant rebelle à ses parens ou à son pasteur; toujours en lui se trouve l'observateur attentif du peuple, qui représente son modèle avec sa naïveté d'allure et d'expression, avec son costume et son langage, avec ses vertus et ses vices. Voici un de ses tableaux :

« Quand je verrai dans ma paroisse ou dans une autre, quelqu'un de ces hommes lâches, fainéans, ivrognes, débauchés, dissipateurs, qui, après avoir mangé tout ce qu'ils avaient, après avoir mis leur femme et leurs enfans à l'aumône, sont enfin obligés de la demander eux-mêmes, soit ouvertement et de porte en porte, soit en secret et d'une manière qui n'est guère moins humiliante cela est dans l'ordre; son pasteur le lui avait prédit. Mon cher enfant, vous menez une pauvre vie, vous avez des champs, des prés, des vignes, et avec tout cela vous allez à l'hôpital. Qu'est-ce que ce train là! Passer les trois quarts de sa vie dans les cabarets, n'entrer dans sa maison que pour y jeter l'épouvante, quereller cette misérable femme qui ne vous a épousé que pour son malheur.... Quel scandale vous causez dans ma paroisse! Vos fornications et vos adultères sont presque publics; vous n'ouvrez la

bouche que pour jurer, faire des imprécations ou dire des infamies; il semble que vous ayez perdu tout sentiment et toute idée de religion. Toutes vos pratiques vous abandonneront.... J'ai passé par votre vigne, elle est précisément semblable à celle dont le Saint-Esprit fait la peinture.... D'un autre côté, vos dettes s'accroissent, je vois l'affreuse indigence venir vers vous à grands pas, comme un voyageur qui court à perte d'haleine. Croyez-moi, mon enfant, changez de conduite. Non, il se moquait de tout ce qu'on pouvait lui dire, et tout ce qu'on lui a dit est enfin arrivé. Il n'a plus rien, la vermine le ronge, et il mourra sur un fumier; voilà qui est juste. »

Ces quelques lignes mettent sous les yeux, dans tout son jour, la vie de ce laboureur qui, par son incurie, ses vices, amène la perte de sa famille. Qui n'a jamais pénétré dans ces maisons du paysan où le maître bat et querelle la maîtresse? Qui n'a pas vu cette vigne pleine de ronces et d'épines? Allez parmi le peuple, descendez dans les chaumières des villages, ou bien entrez dans les maisons que remplit le peuple des villes, vous y trouverez encore ces mœurs que Régis étudiait dès le milieu du dix-huitième siècle.

La Harpe accuse la diction de Bourdaloue *d'approcher trop quelquefois du familier*. Qu'aurait-il dit, l'ingénieux et minutieux critique, à la lecture de notre sermonaire? Il ne l'aurait certainement pas accusé d'être trop familier dans sa diction. Il est probable qu'effrayé par la rudesse, la crudité d'expression de Régis, il l'aurait rangé parmi les écrivains vulgaires et dépourvus de goût. Lui, qui trouvait mauvais les vers de Gilbert le satirique, aurait aussi trouvé mauvaises les attaques à la philosophie du jour semées dans la seconde Dominicale; il aurait détourné les yeux de ces tableaux palpitans de vérité; il aurait peut-être méconnu la haute poésie épique qui brille dans la magnifique prosopopée du sermon sur la mort. I. D. t. II, p. 183.

Cependant, il est des défauts qu'il faut signaler. Ce genre où le mot propre vient toujours pour représenter chaque chose, poussé à l'extrême, conduit au vulgaire; et Réguis n'a pas su toujours s'en préserver. Voici quelques-uns des passages qui font tache dans sa prédication. II. D. t. II, p. 31. « Parez-vous, madame, frisez vos cheveux, coiffez-vous à la grecque, à la turque, à la française, ... un verset, un petit verset du XI<sup>e</sup> chap. des Proverbes va vous faire rougir. Savez-vous à quoi le Saint-Esprit vous compare? me permettez-vous de vous le dire et de me servir ici de ses propres paroles? *Votre beauté, vos ornemens*, je n'ose le répéter, je ne le dis qu'à regret, je vous demande pardon, *vosre beauté, vos ornemens sont comme un anneau d'or au museau d'une truie.* » Cela peut être vrai, mais pourquoi l'exprimer de la même manière que les Proverbes? pourquoi cette préparation, *je n'ose le répéter, je vous demande pardon?* S'il sent que ce qu'il va dire peut choquer, il ne doit pas le dire. Ce trait, tel qu'il est amené, devait nécessairement faire rire l'auditoire, quelqu'accoutumé qu'il fût au genre de Réguis. Or, un prédicateur qui fait rire est loin d'avoir atteint son but. *Idem* p. 13 : « Misérable ivrogne, c'est Dieu qui a fait ce vin dont tu te remplis comme une outre..... C'est lui qui a fait cette bouche et ce ventre. » *Idem* p. 32. « Et l'on vend le royaume du ciel, pourquoi? Pour une fornication, pour un adultère, ... pour une médisance, pour une calomnie qui perdra la réputation du prochain, pour une vengeance, pour un prêt usuraire. » Jusque-là c'est bien, et il n'y a rien à reprocher. Mais quand il ajoute : « *Pour un pot de vin dont on s'enivre comme une bête.* » C'est de trop, car c'est mauvais.

Comme tous les prédicateurs catholiques, Réguis avait étudié les pères et les employait d'une manière habile. De là naît un autre défaut, de là viennent des descriptions et des distinctions subtiles, des raisonnemens sophistiques, des formes ingénieuses qui appartiennent à un homme d'esprit, mais non à un orateur chrétien.

Voyez, par exemple, I. Dom. tom. I., page 249: « Misérables yeux par lesquels le péché est entré dans l'âme....., vous ne vous ouvrirez plus que pour annoncer la pudeur.....; cette bouche, cette langue qui ont servi à l'ivrognerie....., je ne m'en servirai que pour faire mon salut.....; malheureuses mains qui avez servi à l'avarice....., vous frapperez ma poitrine....., vous serez pendant la prière dans une posture qui marque la dévotion. » I. Dom. tom. II. Tout un sermon épuise les détails de la comparaison de J. C. sauvant les hommes avec Elise, ressuscitant un enfant, en se couchant sur lui, plaçant les mains sur ses mains; la bouche sur sa bouche. Tout cela est dépourvu de goût, et est d'un homme qui se trompe sur le but de pareilles images. Ces défauts, il est vrai, se trouvent rarement dans notre auteur, mais il ne fallait pas moins les signaler à côté des qualités.

Si, par discours éloquent, on entend un discours plein d'art, d'ornemens et de magnificences, Réguis n'est pas éloquent; mais, si par éloquence on entend ce qui part de l'âme et parle à l'âme, Réguis alors en est plein. Bien des prédicateurs prodiguent les fleurs dans leurs compositions et en accablent leur auditoire, gens qui semblent vous dire: admirez-moi. Ils ne sont que trop nombreux dans les chaires, ces ministres du Saint-Évangile, qui ne prêchent que pour eux, non pour ceux qui viennent les écouter, qui n'ont pas compris ou voulu comprendre que la noble tâche du prédicateur est toute de cœur et d'âme, que c'est avec ardeur qu'il doit prêcher la parole de Dieu. Il en est qui, mercenaires, courant après les applaudissemens et la vaine gloire, oublient les brebis qui appellent en vain la voix du pasteur. Tout en eux sent l'affectation, la vanité, l'envie de plaire autrement *que par celui au nom duquel on reprend tous les hommes, afin de les rendre parfaits en J. C.* Ceux-là font des discours où tout est étudié, où tout est compassé, ajusté, peigné; ils veulent des fleurs pour la main, non des fruits pour l'âme; ils veulent du faux et rejettent le bon.

Qu'ils sont loin, hélas! de mettre en pratique ce précepte de l'auteur du *Télémaque*: « parlez avec force, brûlez dans le vif, fouillez jusqu'au fond de la plaie que vous signalez. Un discours n'est éloquent qu'autant qu'il agit sur l'âme des auditeurs. »

Si donc l'éloquence est de la *passion*, pour me servir de l'expression d'un critique moderne (1), s'il n'y a éloquence que là où l'âme d'un homme se montre tout entière, Régis mérite d'être placé au rang des hommes éloquens. Partout, dans ses prônes, respire son amour pour ses paroissiens qu'il appelle ses *chers enfans*, et qu'il traite en bon père. Bonté, douceur, tous ses sentimens, il les met en jeu pour corriger ses chers enfans, pour leur expliquer la doctrine, pour leur développer l'intelligence. Toutes ses forces, il les emploie pour corriger l'avare qui perd son âme en entassant écu sur écu, et qui pourrait gagner le ciel en aidant son voisin qui souffre de la misère; l'impudique qui se perd par son libertinage et qui scandalise toute la paroisse du bon pasteur; le mauvais fils, rebelle à ceux qui l'ont mis au monde. Voici une de ses plus belles pages.

« Qu'un père fasse des réprimandes à son fils, dans lequel il aperçoit du dérangement et des dispositions au libertinage;... qu'une mère représente à sa fille qu'elle est trop curieuse dans ses ajustemens, trop... vous voyez aussitôt l'orgueil étouffant la voie de la religion et de la nature se révolter ouvertement contre les avis les plus sages et les remontrances les plus justes. De là viennent les excuses fausses, les raisonnemens déplacés, les réponses aigres, les répliques insolentes, un silence affecté plus insolent encore, un air de mépris, des manières hautaines, la mauvaise humeur, les bouderies qui durent plusieurs heures, quelquefois plusieurs jours, si bien que les père ou la mère sont obligés souvent de se déridier les premiers et de prévenir leurs enfans. Voilà comme ils vous respectent et vous obéissent.

---

(1) THÉRY, *Esprit de la critique*.

« C'est bien pis, lorsqu'une fois ils ne sont plus sous votre dépendance, que vous les avez établis, et qu'ils sont leurs maîtres. Ah! gardez-vous bien alors de prendre le ton d'autorité! — De quoi vous-mêlez-vous? faites vos affaires, et laissez-nous faire les nôtres. Nous sommes en âge et en état de nous conduire. Est-ce que je suis un enfant? — Tu n'es plus un enfant, cela est vrai; mais je suis toujours ton père : et quand tu aurais les cheveux gris, tu es toujours mon enfant, je suis toujours en droit de te reprendre. — Je n'ai que faire de vos réprimandes, gardez vos conseils, j'en sais autant que vous.... Quel langage, bon Dieu! quelles horreurs! Dirait-on que c'est un enfant qui parle à son père? Non, il me semble entendre un maître qui répond au dernier de ses valets.

« Eh! les personnes du bas peuple ne sont pas les seules qui agissent de la sorte. Vous, messieurs ou mesdames, qui vous piquez d'avoir de l'éducation et des sentimens d'honneur, soyez de bonne foi. Vous ne vous servez pas des mêmes termes; vous n'êtes pas si grossiers dans la forme; mais, au fond, êtes-vous plus respectueux et plus dociles? Je le demande à vos pères et mères.

« Après ce que nous avons dit, on croirait qu'il n'y a plus rien à dire; point du tout. Voici maintenant un autre spectacle. En faisant la visite de ma paroisse, j'entre dans une maison où le premier objet qui se présente à ma vue, est un vieillard que je trouve seul, assis au coin du feu. Ses cheveux blancs, son corps usé par le travail et courbé sous le poids des années, m'inspirent des sentimens de respect et de vénération. Je m'approche pour lui parler; le chagrin, l'ennui, la douleur, sont peints sur son visage. — Qu'avez-vous, mon cher ami? Vous me paraissez bien triste. Est-il arrivé quelque malheur à votre famille? — Ah! Monsieur, je voudrais être mort, et je prie Dieu tous les jours de me retirer de ce monde, où je ne suis plus bon à rien, où je m'entends reprocher journallement le pain que je mange, et qui, la plupart du temps, est arrosé de mes larmes. Je suis le père de

quatre ou cinq enfans ; ces pauvres mains que vous voyez n'ont travaillé que pour les nourrir, et après les avoir élevés, non sans beaucoup de peine, je me suis dépouillé, pour les établir, du peu que j'avais amassé à la sueur de mon front. Aujourd'hui que je n'ai rien, et que je suis hors d'état de gagner ma vie, mes enfans ne sauraient me souffrir, ils se disputent à qui ne m'aura pas dans sa maison. Je suis ici comme par charité ; si je veux dire un mot, on me ferme la bouche ; si je fais quelque représentation, car vous savez, monsieur, que les vieux ont plus d'expérience que les jeunes, on me dit que je radote ; si je me plains de mon mal, on me souhaite la mort ; il n'y a pas jusqu'à mes petits enfans qui m'insultent et qui font leur jouet de mes infirmités, de ma vieillesse. Voilà quelle est ma situation ; mais je vous en prie, ne dites rien de tout ceci à mes enfans, ce serait pis, s'ils savaient que je vous ai fait des plaintes. » I. Dom., tom. I, pag. 103 — 106.

Bossuet, sur le cercueil d'une reine, s'écriant avec le prophète : *Et nunc intelligite.....*, ou peu de temps après, dans une occasion aussi solennelle, disant avec l'ecclésiaste : *Vanité des vanités et tout est vanité* ; Bossuet est plutôt poète qu'homme éloquent. Mirabeau s'écriant à la tribune : *la banqueroute, la hideuse banqueroute est là, et vous délibérez !* est éloquent, mais son éloquence ne s'adresse qu'au sentiment de l'honneur et de l'intérêt. Régis est vraiment éloquent, car c'est le malheur d'un père de famille qu'il nous montre, d'un père vieux, infirme, repoussé et frappé au cœur par ses enfans. On voit les larmes qui coulent des yeux du bon pasteur qui a reçu les plaintes de ce vieillard, et on est prêt à pleurer avec lui, car ses larmes partent d'un cœur vivement ému. Qu'on parcoure les prônes de ce prédicateur de village, on y trouvera bien des pages empreintes de cette éloquence simple, touchante, pleine d'une noble passion pour le bien de ses paroissiens, et pour l'avancement de cet Evangile qu'il voyait chaque jour méconnu et foulé aux pieds.

Voilà, sur un grand prédicateur, un aperçu aussi rapide qu'incomplet. Il serait à souhaiter pour notre prédication, que Réguis fût connu et apprécié! Il apprendrait au pasteur à écrire pour le peuple, c'est-à-dire de la manière la plus simple possible; il lui apprendrait à développer le dogme, non en vue du dogme seulement, mais en vue de la morale; à étudier ceux à qui il parle; à les prendre dans la maison, dans la famille, dans la conversation. Alors peut-être disparaîtrait le tendu, l'ampoulé, qui caractérise aujourd'hui la masse de nos prédicateurs.

La prédication, étant une branche de la littérature, doit avec elle se plier aux besoins de l'époque. Si elle a été polémique et catéchétique avec les premiers réformateurs français, si elle a pris plus tard une pâle couleur philosophique avec le dix-huitième siècle, maintenant que l'esprit religieux, refoulé pendant quelque temps, commence à reparaitre, il faut qu'elle satisfasse les besoins qui se font sentir. Apologétique surtout, elle doit venir au secours de cette foule chancelante qui ne demande qu'à croire; elle doit être pleine, nourrie de pensées, non superficielle et bavarde.

Qu'il me soit permis, en finissant, de citer les paroles d'un auteur qui fait autorité en littérature, si en matière de religion son suffrage mérite d'être sévèrement jugé. Béranger a dit dans une de ses préfaces : « Quand je dis le peuple, je dis la foule; je dis le peuple d'en bas, si l'on veut. Il n'est pas sensible aux recherches du goût; soit! mais par là même il oblige les autres à concevoir plus fortement, plus grandement pour captiver son attention; appropriez donc à sa forte nature et vos sujets et leurs développemens; ce ne sont pas des idées abstraites ni des types qu'il vous demande... inventez, concevez pour ceux qui ne savent pas lire; écrivez pour ceux qui ne savent pas écrire. »

FIN.